

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Costé et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Do 15 octobre 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 672 rue Canal, N. O., Lne.

M. TAFT EN

Extrême-Orient.

Le très intéressant voyage en Extrême-Orient de M. Taft, notre ministre de la guerre, portera fruit, assurément, s'il fait en croire une dépêche reçue hier disant que dans les nombreuses conférences, les membres du conseil de l'homme d'Etat partent où il a été invité à prendre la parole, il a affirmé que son gouvernement est et restera toujours favorable au principe de la "Porte Ouverte" en Orient.

M. Taft a fixé sur lui l'attention du monde entier au cours de ce voyage. A cause de sa haute personnalité, des divers mandats publics qu'il a remplis, des importantes missions dont il a été chargé. En effet, le ministre de la guerre actuel n'a-t-il pas été Commissaire de son gouvernement aux Philippines immédiatement après la cessation des hostilités entre l'Amérique et l'Espagne, il y a quelques années, et n'est-ce pas lui qui élaborait, rédigeait le programme que suivirent les Américains dans l'archipel?

Bien qu'étant un des leaders, et non des moudres, du parti républicain dont l'Abéille a toujours combattu les principes et dénoncé les excès, les orateurs sans de pouvoir, son impartialité la force à reconnaître en M. Taft un politique éminent, de grande envergure et ayant rendu d'inappréciables services à son pays.

L'assurance que M. Taft donne à la Chine, quant à la politique du gouvernement américain, nous est une preuve qu'il est plus que jamais d'accord avec le chef de la nation, qu'il partage pleinement les idées de M. Roosevelt à l'égard des grandes lignes de la politique que nous devons suivre de l'autre côté du Pacifique.

On se réjouit dans certaines sphères politiques de l'aspect nouveau que prennent les choses du libéralisme dont font preuve les Américains à l'égard des Philippines. Afin de donner à ceux-ci une autonomie qui, s'é-

tenant graduellement, aboutira très probablement à leur indépendance, les Américains ont institué chez eux des écoles normales, voulant ainsi les éduquer, les initier aux beautés de la civilisation, leur faire profiter de ses bienfaits.

La voie que suit M. Taft est celle qu'indiquait au des hommes d'Etat les plus éclairés que le gouvernement américain ait eus à son service, M. John Hay; il est ardent partisan de la "Porte Ouverte" et de l'intégrité de la Chine, comme l'était l'ancien ministre de M. McKinley; et on ne saurait douter des excellentes dispositions dont le Chinois a toujours été animé à l'endroit de l'Amérique, dans le but très louable peut-être d'affirmer et de conserver son autorité comme nation. Si l'Empire n'est pas troublé par une révolution dynastique, les autorités de Washington gardent l'espoir que la politique de Pékin deviendra la plus sûre garantie du régime de la "Porte Ouverte."

Le commerce américain a été pendant un instant soufflé, mais la masse de commerce avec toute l'Asie s'accroît rapidement. Sait-on que le chiffre total des affaires au cours des sept premiers mois de l'année présente a excédé de \$5,000,000 celui de l'année dernière dans la période correspondante?

Les exportations de l'Amérique en Chine, Hong Kong compris, en sept mois cette année ont été de \$16,391,910, contre \$20,612,201 en 1906, et \$37,181,220 en 1905, un déchet considérable attribuable au "boycottage" dont les Etats-Unis ont été l'objet pendant deux ou trois ans.

Mais si la visite de M. Taft en Chine est fructueuse en heureux résultats, commerce parlant, elle ne l'aura pas moins été au Japon où il a été accueilli avec grand élan. Il est vrai que les Japonais ont un peu comme les Grecs de l'antiquité; on ne peut trop se fier à leur loyauté, l'expérience l'a prouvé. Espérons cependant que les apparences ne sont pas trompeuses cette fois, et que l'envoyé de M. Roosevelt a trouvé dans ses conférences de Tokio la solution de ce problème qui se pose d'une manière bien grave il y a quelques mois: de maintenir dans des proportions modestes l'immigration japonaise aux Etats-Unis.

Tombes françaises en détresse.

On mande de Wissembourg à l'Express: Après l'invasion de 1870 et les premiers combats livrés autour de Wissembourg, les soldats français tombés à l'ennemi furent tous enterrés en terre alsacienne. Il y eut cependant quelques rares exceptions. Ce fut le cas pour cinq blessés sur le champ de bataille de Wörth, et qui furent dirigés sur une ambulance de campagne établie près de Steinfeld, dans le Palatinat. Quand ces blessés succombèrent, on trouva plus simple de les enterrer dans la forêt voisine, où leurs tombes subsistent encore, grâce à la Société des Vétérans bavarois de Steinfeld.

De modestes croix en bois marquent l'emplacement où gisaient les braves. Plus d'une fois on les renouvella; mais, maintenant, elles s'en vont par lambeaux et les inscriptions sont devenues presque illisibles. Il est très probable que les familles et les amis des défunts ont toujours ignoré leur sort. C'est pour cette raison que nous voulons don-

ner ici les épitaphes incomplètes portées par les croix: "10 Ali bou-Ahmed, mort le 30 août, âgé de vingt ans, tirailleur au 3e régiment de tirailleurs algériens, né à Oran." "20 Bada-er-Rahman, mort le 20 septembre, âgé de dix-neuf ans, tirailleur au 3e régiment de tirailleurs algériens, né à Oran." "30 Noël, mort le 9 août, âgé de vingt-quatre ans, soldat au 3e régiment de zouaves, né à.... (Vooges)." "40 Letébra, mort le 21 août, âgé de trente-sept ans, soldat au 7e de ligne, né à Flay (Somme)." "50 Faitout, mort le 21 août, âgé de vingt-six ans, sergent-major au 3e de chasseurs, né...."

Les Fiançailles interrompues.

L'indemnité de fiançailles qui se paye en Angleterre, est indigée aussi en Allemagne. La Cour de Colmar vient de condamner, pour rapture injustifiée, un négociant allemand, établi à Metz, à verser quelque cinq mille francs à Mlle Lisa Fr., de Kaiserslautern, qui avait rempli auprès de lui, pendant cinq années, de 1900 à 1905, le rôle poétique et doux de fiancée. Elle y avait joint celui de garde-malade auprès de la mère dudit fiancé. Soixante pour s'élever au niveau social de celui qui l'avait choisie, elle avait dû, sur sa prière, cesser tout travail. Après quoi, il l'avait quittée, ne la trouvant pas d'assez bonne famille. La "Metzer Zeitung" raconte l'aventure, dont voici le dénouement. La jeune fille congédiée fit ses comptes, ces bons comptes qu'on fait avec son bon ami. Elle trouva qu'il lui devait, pour affranchissement de lettres d'amour pendant cinq ans, 60 marks. Elle pensa qu'il était juste aussi qu'il restituât les cadeaux, gages d'amour, et diverses galanteries qu'il avait reçues d'elle, soit au total 175 marks, ou 35 marks, prix courant, pour l'année d'amour platonique. Elle ajouta à ces sommes le manque à gagner dû à ses fiançailles, soit 80 marks par mois, et au bout de cinquante-quatre mois, 4,320 marks. La Cour de Colmar ayant approuvé cette addition, l'a trouvée juste et a appliqué l'article 1298 du Code civil. Il est remarquable que le sentiment seul n'est pas évalué.

THEATRES.

ORPHEUM. L'Orpheum poursuit le cours de ses succès. Depuis l'ouverture de ses portes cette année, il a fait un record dont il peut s'enorgueillir: il a donné des spectacles d'une excellence reconnue et ses recettes ont toujours été grosses. La variété des spectacles plait à ce théâtre: on y entend de délicieuse musique; on y rit homériquement.

TULANE. The "Man of the Hour" fait toujours recette au Tulane: on assiste à chacune de ses représentations avec un plaisir réel. L'esprit qui court d'un bout de la pièce à l'autre n'est pas aussi fin que celui d'une comédie de Molière; mais il n'est pas sans finesse. A deux heures aujourd'hui, matinée.

CRESCENT. Les quatre Morton sont inimitables dans "Big Stick"; ils ont tous

des talents divers dont la souplesse s'adapte merveilleusement aux situations comiques qui abondent dans la pièce.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

La situation au Maroc.

Paris, 15 octobre.—Le correspondant du "Petit Journal" à Tanger annonce que Muli-Haïg, à la tête d'une armée de 3,000 hommes marche sur Casablanca dans l'intention d'attaquer les troupes françaises sous le commandement du général Drude. Ce même correspondant ajoute que les tribus rebelles qui ces jours derniers ont attaqué un détachement de troupes françaises aux environs d'Oudjda se préparent à renouveleur leur attaque.

Paris, 15 octobre.—Le correspondant du "Matin" à Rabat déclare que le Sultan Abd el Aziz qui depuis quelque temps est en séjour dans cette ville est complètement à bout de ressources, et que si le gouvernement français ne lui vient pas en aide financièrement, il se trouvera dans l'obligation de licencier son armée et de s'enfermer dans Rabat en attendant des jours meilleurs.

UN NOUVEL AÉROPLANE.

Paris, 15 octobre.—L'"Eclair" annonce aujourd'hui que M. Capozzo, un mécanicien, a inventé une machine à voler pouvant porter cinq passagers et 20,000 livres de lest. L'inventeur prétend que son aéroplane peut naviguer 15 heures consécutives. Des essais seront prochainement tentés aux environs de Paris.

Maladie de M. Edmond Rostand.

Paris, 15 octobre.—Une dépêche de Bayonne annonce qu'aucune amélioration ne s'est produite dans l'état de santé de M. Edmond Rostand, qui ces jours derniers a subi l'opération de l'appendicite. Le malade est en proie à une violente fièvre et ses nuits sont tout particulièrement agitées.

Les vols dans les églises en France.

Limoges, France, 15 octobre.—Le juge d'instruction chargé de l'enquête sur le vol de la célèbre chape d'Orth, dans l'église d'Ambazac, a annoncé aujourd'hui que le procès d'Antoine Thomas, l'individu qui a avoué le vol, ne commencera pas avant la fin de janvier. L'enquête durera probablement deux ou trois mois. Plusieurs antiquaires parisiens qui s'étaient rendus acquéreurs d'objets volés dans les églises ont volontairement restitué ces objets, en déclarant que leur bonne foi avait été surprise.

Les inondations en Espagne.

Barcelone, 15 octobre.—Les pluies de ces jours derniers ont de nouveau fait déborder les principaux cours d'eau et causé des pertes considérables dans diverses provinces espagnoles.

Explosion d'une fabrique de poudre.

Terre Haute, Indiana, 15 octobre.—La fabrique de poudre appartenant à la Dupont Powder Company, à Fontanet, une petite ville située à 15 milles au nord-est de Terre Haute, a fait explosion ce matin à 9:15 heures détruisant presque entièrement la localité, tuant 20 personnes et en blessant grièvement une centaine. Tous les bâtiments, dans un rayon d'un mille de la poudrière, ont été détruits.

La compagnie de chemin de fer du Big Four à la première nouvelle de l'accident a immédiatement formé un train spécial à Terre Haute, afin de transporter sur les lieux des médecins, des infirmières et des médicaments. —Terre Haute, Ind., 15 octobre.—Une nouvelle dépêche de Fontanet annonce qu'une seconde explosion, encore plus violente que la première, est survenue à 11:15 heures.

Brazil, Indiana, 15 octobre.—L'explosion de la fabrique de poudre Dupont, à Fontanet, a détruit toutes les maisons de cette ville privant de domicile plus de 700 personnes. Le nombre des tués s'élève à trente et celui des blessés à une centaine. La première explosion qui eut lieu à 9:15 heures dans l'un des ateliers a été rapidement suivie par l'embrasement complet de

toute la fabrique. Quarante-vingt ouvriers étaient au travail au moment de l'accident. La chaleur développée par l'incendie de la fabrique a mis le feu à un grand entrepôt de poudre situé à plusieurs centaines de yards des ateliers principaux et à 10:40 heures, une seconde explosion beaucoup plus violente que la première, vint causer de nouvelles victimes dans la ville. Un bâtiment d'école situé à un demi-mille de la poudrière a été complètement détruit et la plupart des enfants qui venaient de rentrer en classe ont été blessés. Les derniers rapports parvenus dans la soirée de Fontanet portent à 1,200 le nombre des personnes que l'explosion a privé de leurs domiciles et à 600 le nombre des blessés. Jusqu'ici il est encore impossible de donner le nombre exact des morts, plusieurs cadavres ayant été incinérés dans l'incendie des ateliers, mais il est à peu près certain que ce nombre dépassera les quarantaines.

M. Lyons, maire de Terre Haute, a convoqué le conseil municipal de cette ville en assemblée extraordinaire et a demandé au gouverneur Hanly d'envoyer une compagnie de milice sur les lieux de la catastrophe, avec des tentes et des approvisionnements pour secourir les sinistrés.

L'état de santé de l'empereur François-Joseph.

Vienne, 15 octobre.—Malgré les bulletins optimistes publiés par les médecins du palais l'état de santé de l'empereur François-Joseph est loin de s'améliorer, et la nuit dernière a été des plus pénibles pour l'auguste malade, qui à diverses reprises a été réveillé par de violentes accès de toux.

La fièvre qui était tombée hier soir, a de nouveau repris le malade ce matin vers dix heures, et l'action du cœur est des moins satisfaisantes. Les médecins du palais sont d'avis que l'empereur devrait temporairement quitter Vienne pour un climat plus tempéré, mais François-Joseph s'y refuse obstinément, en déclarant qu'il éprouverait trop d'ennui à quitter le Château de Schoenbrunn.

Accident de chemin de fer en Angleterre.

Shrewsbury, Angleterre, 15 octobre.—Un train de voyageurs de la compagnie London and Northwestern a déraillé ce matin près de la station de Shrewsbury. Seize voyageurs ont été tués et un grand nombre blessés.

Les grèves dans le nord de l'Italie.

Milan, 15 octobre.—Aucun changement n'est survenu aujourd'hui dans la situation créée par la grève des employés de chemins de fer. De nombreuses organisations ouvrières ont décidé de quitter le travail pour affirmer leurs sympathies aux grévistes. A Bologne, Parme, Gènes, Varèse et autres villes du Nord la grève est à peu près générale. Jusqu'ici on ne rapporte aucuns désordres.

Tentative de suicide.

Mme Glenn Allen, une jeune femme de 32 ans demeurant rue Conti, 328, a tenté à ses jours hier matin en absorbant des tablettes antiseptiques. Elle a été transportée à l'hôpital dans un état critique.

Autre tentative de suicide.

Rosa Brade, âgée de 22 ans, a tenté à ses jours en absorbant une dose d'acide carbonique hier après-midi en sa demeure rue N. Lopez, 114. L'ambulance a été promptement mandée et les étudiants ont réussi à lui faire rejeter le poison. Mlle Brade ne jouit pas d'une très bonne santé.

Banquet de la Ligue Française.

A l'occasion de la présentation d'un drapeau français et d'un drapeau américain à la "Ligue Française", un banquet a été donné hier soir au restaurant de MM. Darrivière et Pujos, banquet auquel avaient été invités les présidents des sociétés françaises et la presse de la ville. C'est dans une salle décorée avec goût aux couleurs françaises et américaines, qu'a eu lieu le festin; et les honneurs de la table ont été faits par le président de la Ligue, M. J. G. de Barouze.

Le moment venu, M. de Barouze a dit quelques paroles de circonstance et a successivement invité à exprimer un sentiment M. M. Emile Heilville, président de la Société La France; J. B. Pelletier, secrétaire de la Ligue; Emile Hehn, conseiller municipal; André Lafaque, avocat; S. Roy, président de la Société de St-Maurice; F. A. Brunet, président de la Société Française de la Justice; Albert Clerc, représentant l'Union Française; J. A. Buland, président de la Société des Enfants de la France; R. Delard, représentant l'Orphelin Français.

Avant la fin du repas, les drapeaux qui sont fort beaux et qu'on a donnés M. J. Edmond Merliu et le colonel Huxorus de la Vergne et plusieurs autres membres ont été présentés par Miss Gravelle, 16614, une intéressante fillette, qui a fait autre un geste des quelques paroles courtes, mais très heureusement trouvées que voici: Monsieur le Président et Messieurs les Directeurs.

Messieurs. Je suis fière d'avoir été choisie pour remettre à la Ligue Française ces deux beaux drapeaux emblématiques de deux pays également chers à mon cœur.

En les regardant, je ne puis mieux faire que de penser que j'eusse été à l'ombre du drapeau étoilé et que les plus du drapeau tricolore ont protégé les bœufs de mon père et l'Empire la Ligue Française, fondée par un homme au cœur pur et franc, dans le noble but de maintenir et propager en Louisiane la langue de mes aïeux, puisse, dis-je encore, la Ligue prospérer sous sa garde. Puisque ces étendards à qui ont conduit mille et mille fois à la victoire deux peuples unis par des sentiments réciproques, inspirent à la Ligue de nobles et généreux idées pour le bien de tous. Vive la Ligue Française!

Les excellents mets qu'ont servis MM. Darrivière et Pujos ont été très appréciés des plus âgés.

La Commission des Levées d'Orléans.

La Commission des Levées de la paroisse d'Orléans a siégé hier dans le bureau du corps des ingénieurs d'Etat, et les employés de son secrétariat ont assisté à la séance, qui a été animée.

Le gouverneur n'a pas caché son mécontentement en constatant que la Commission n'avait pas été assez active dans ses travaux. Après l'adoption d'une résolution priant instamment un des contractants employés à la consolidation des levées de travailler avec célérité, M. Blanchard a dit que les travaux n'avaient pas été poussés à sa satisfaction ni à celle du public, et que le mois prochain si la situation n'était pas meilleure, il se verrait forcé d'aviser à des mesures énergiques pour que les choses fussent mieux.

Le président de la Commission, M. Chas. T. Yenni, a soumis un rapport donnant la liste, avec chiffres à l'appui, des contrats conclus dans les 3me et 5me districts s'élevant à la somme de \$1,246,635.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

No 50 Commencé le 20 Août 1907

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Daniel Lesueur

TROISIEME PARTIE

Madame l'ambassadrice

LA MAISON DE LIVRE.

(Suite.) —Eh!... soupira l'homme au béret rouge. Il ajouta: —Voulez-vous que nous res-

tions lui, madame? Nous ne pouvons manquer de voir d'avance toute personne qui viendrait, et, dans ces chambres, les murs nous défendaient contre des curieux, mieux que les bosquets des jardins, à travers lesquels, sans que nous le sachions, on pourrait nous écouter.

—Vous avez donc vraiment quelque chose à me dire? —Oui, madame la comtesse. —Mais qui êtes vous? —Je ne suis rien. Je ne suis que l'instrument d'un personnage très puissant, de qui vous n'avez rien à craindre.

—Un personnage très puissant... Je le connais. —Vous ne l'avez jamais vu. —Quel roman s'écrit-elle avec méfiance. Mais, par ma situation, je connais tout ce qu'il y a de puissant en Italie. —Vous ne connaissez pas mon maître, madame. —Et lui, il me connaît. —Oui. —Il s'intéresse donc à moi? —Pas à vous personnellement. Quelque chose d'autre l'intéresse... Quelqu'un d'autre, devrais-je dire. Mais, comme, au cours de l'œuvre qu'il poursuit, vous êtes tombée, si je puis ainsi l'exprimer, dans son champ d'observation, il s'est ému de vos malheurs, et met à votre disposition ce que le hasard lui a appris.

—Que signifie tout cela? s'écria Solange. Elle écoutait, elle examinait, stupéfaite, le singulier individu, dont la culture paraissait supérieure à sa caste sociale. Il lui disait des choses inouïes. Et le mystère s'aggravait de décor, de ces murs entre lesquels une autre femme, une autre mère, dix-neuf siècles auparavant, avait apporté un deuil d'amour, éternel comme le sien, et les secrets tortures de son cœur maternel. Larmes impériales et cachées, —ils avaient dû les voir, cette loi, et cet Argus, et ce Mercure, qui, de leurs mêmes yeux aujourd'hui, contemplaient son pâle visage. —Ayez confiance en moi, madame, ayez confiance en moi maître, dit doucement l'inconnu. D'ailleurs, nous ne vous demandons rien. Ecoutez seulement ce que le hasard m'a mis à même d'observer. Vous en tirerez parti, selon que vous le jugerez bon. —Je vous écoute, murmura-t-elle. Comme elle sentait qu'à tester debout, elle risquait de se trouver mal, Solange fit quelques pas jusqu'à un petit escalier intérieur et s'assit sur la dernière marche. L'homme au béret rouge, respectueusement, se tint devant elle. —Permettez-moi, dit-il, avec une voix qui se faisait humble, comme pour s'excuser à l'avance d'une discorde pénible, permettez-moi de rappeler certains évé-

nements de votre vie. Ce sera pour vous une preuve que je parle en connaissance de cause. Solange, à ces mots ramena en avant le grand voile de gaze bleue qui, tombant devant son visage, rendit impénétrable sa physionomie. Elle inclina la tête, pour mieux dérober ses traits. Puis elle écouta en silence les phrases terribles.

—Madame, il y a cinq ans, un soir de novembre, comme vous alliez rejoindre l'homme que vous aimez dans une petite maison de Bois-le-Boi, sur la route qui longe la Seine, et parmi la solitude de la campagne, absolue en une telle saison, une automobile qui avait semblé vous poursuivre, stoppa en même temps que vous devant la grille.

—Trois hommes sautèrent de cette voiture, au moment où, affolée, vous sonniez précipitamment. —Votre ami, le sculpteur Pierre Bernal, vous ouvrit lui-même. Les trois hommes s'assurèrent de vous en même temps qu'ils le poussaient à l'intérieur du jardin. L'un vous saisit et vous baillonna, tandis que l'autre vous regardait votre amant, et que le troisième regardait cette horrible scène.

—Ensuite, on vous traîna dans la maison. On fouilla devant vous le secrétaire où Pierre Bernal enfermait vos lettres, et l'assassin les enleva toutes. —Comme les trois complices s'enfuyaient, vous emmenant de force avec eux, le plus petit et le plus mince, celui qui fut un spectateur plutôt qu'un acteur dans ce drame, dit à voix basse... (Vous saisissez parfaitement les mots et le léger accent italien): "Il faudrait retirer le poignard... Mais nous serons couverts de sang." Un gémissement sortit de dessous le voile bleu. —Pardonnez-moi de vous faire revivre ces heures d'agonie, reprit l'inconnu. Et il poursuivit: —Les trois hommes qui commirent le crime étaient masqués par leurs costumes, soigneusement hermétiques, d'automobilistes. Cependant, vous êtes parvenue à découvrir la personnalité de deux de ces trois hommes. —Des trois, restait la voix tremblante sous le voile bleu. Il y eut un silence. Puis l'Italien sans hâter, reprit: —L'un d'eux est mort. —C'est vrai? —Les deux autres sont bien près du châtiment. La comtesse tressaillit profondément. Elle leva la tête. Il y eut dans toute sa personne un avide mouvement, aussitôt contenu. Son interlocuteur l'observait avec curiosité. Il crut que l'esprit de vengeance

allait le soulever, qu'elle lui demanderait quand il comment? qu'elle voudrait s'assurer sa part dans l'imminent supplice de ses bourreaux. —Mais, soit qu'elle fût fixée sur ce point, soit que sa dignité la retint sur le bord d'une complicité avec cet inconnu, elle écarta le sujet en demandant tout à coup: —Parlez-moi de mon fils. Sans une hésitation, l'informateur obéit. —Votre fils Etienne, l'enfant de Pierre Bernal, né pendant que le comte d'Herquancy vous aimait, à Copenhague, dans les bras d'une maîtresse, avait alors trois ans. Ce jour-là même, son père devait vous renseigner sur son sort. Ayant des raisons de grandir que votre mari ne connaît l'existence du petit être et ne voulait le faire enlever de chez sa nourrice, Adeline, fille de cultivateurs des Grasset, près de Louveciennes, Pierre Bernal avait précipitamment retiré l'enfant de chez ces braves gens. Il devait vous apprendre sa retraite provisoire et aviser avec vous quant à son avenir. La mort lui rendit muet pour toujours. Au coup indice ne vous éclaira. Vous restâtes dans l'ignorance absolue de ce qu'était devenu votre fils. —Vous savez quelque chose de lui? —Dites! Ah! dites-le vite! s'écria la mère en joignant les mains. —C'est peu, madame... C'est

peu que j'ai d'abord dû vous montrer à quel point je suis en courrait de votre déshonneur hitoire. Ai je du moins acquis votre confiance? —Que vous importe ma confiance, monsieur? —Cependant... —Je ne peux vous mentir. L'impression que j'éprouve est que mes plus mortels ennemis seuls peuvent se trouver si bien renseignés. —Croyez-vous? —Mais peut-être, si vous avez été l'un d'eux... ou ce maître dont vous me parliez... épronvez-vous quelque repentir. Si c'est cela, je vous réhabilite, monsieur. Voyez... je ferai mieux que vous pardonnerai, je vous pardonnerai. Etes-vous de ceux qui ont privé de son enfant une malheureuse mère? —Mais, madame, puisque c'est le père de cet enfant, puisque c'est Pierre Bernal, qui a lui-même placé votre petit Etienne dans un asile inconnu. —Est-ce que je suis? Je voudrais en être sûr! —Comment? —On a pu l'enlever aux gens qui l'avaient reçu de mon pauvre Pierre. Ceux qui ont lâchement assassiné cet être admirable, ont pu se présenter ensuite de sa part, tromper les plus fidèles postiches de la cher petit trésor. Ah! dans mon ingratifiable déuil, ce me serait une consolation de savoir que mon fils est

allait le soulever, qu'elle lui demanderait quand il comment? qu'elle voudrait s'assurer sa part dans l'imminent supplice de ses bourreaux. —Mais, soit qu'elle fût fixée sur ce point, soit que sa dignité la retint sur le bord d'une complicité avec cet inconnu, elle écarta le sujet en demandant tout à coup: —Parlez-moi de mon fils. Sans une hésitation, l'informateur obéit. —Votre fils Etienne, l'enfant de Pierre Bernal, né pendant que le comte d'Herquancy vous aimait, à Copenhague, dans les bras d'une maîtresse, avait alors trois ans. Ce jour-là même, son père devait vous renseigner sur son sort. Ayant des raisons de grandir que votre mari ne connaît l'existence du petit être et ne voulait le faire enlever de chez sa nourrice, Adeline, fille de cultivateurs des Grasset, près de Louveciennes, Pierre Bernal avait précipitamment retiré l'enfant de chez ces braves gens. Il devait vous apprendre sa retraite provisoire et aviser avec vous quant à son avenir. La mort lui rendit muet pour toujours. Au coup indice ne vous éclaira. Vous restâtes dans l'ignorance absolue de ce qu'était devenu votre fils. —Vous savez quelque chose de lui? —Dites! Ah! dites-le vite! s'écria la mère en joignant les mains. —C'est peu, madame... C'est

peu que j'ai d'abord dû vous montrer à quel point je suis en courrait de votre déshonneur hitoire. Ai je du moins acquis votre confiance? —Que vous importe ma confiance, monsieur? —Cependant... —Je ne peux vous mentir. L'impression que j'éprouve est que mes plus mortels ennemis seuls peuvent se trouver si bien renseignés. —Croyez-vous? —Mais peut-être, si vous avez été l'un d'eux... ou ce maître dont vous me parliez... épronvez-vous quelque repentir. Si c'est cela, je vous réhabilite, monsieur. Voyez... je ferai mieux que vous pardonnerai, je vous pardonnerai. Etes-vous de ceux qui ont privé de son enfant une malheureuse mère? —Mais, madame, puisque c'est le père de cet enfant, puisque c'est Pierre Bernal, qui a lui-même placé votre petit Etienne dans un asile inconnu. —Est-ce que je suis? Je voudrais en être sûr! —Comment? —On a pu l'enlever aux gens qui l'avaient reçu de mon pauvre Pierre. Ceux qui ont lâchement assassiné cet être admirable, ont pu se présenter ensuite de sa part, tromper les plus fidèles postiches de la cher petit trésor. Ah! dans mon ingratifiable déuil, ce me serait une consolation de savoir que mon fils est